

## Arkivia

Cette nuit, je franchis le seuil de mon 77<sup>ème</sup> anniversaire, du moins selon les bases héritées de l'antique Terre, qui continuent à régir notre biologie.

Sans doute le sentimentalisme que j'attache désormais au nombre 7 m'incite-t-il à consigner les détails de ce que j'ai jusqu'alors refusé de révéler, au risque d'une mise au ban de la société des archivistes, à laquelle le petit oiseau-origami en papier posé sur mon bureau me pousse à faire un pied de nez. Ou bien ma motivation réside t-elle dans la volonté d'aider l'être qui fut le plus grand monstre que l'humanité ait porté et qui repose sur le lit, à côté du mien ? Forme à peine visible sous le drap ocre, à la lueur de la veilleuse de mon alvéole à l'aménagement monacal, corps d'apparence fragile au crâne rasé, à peine secoué par instants de brefs soubresauts de sommeil paradoxal.

Cet être est-il vraiment endormi ? Peut-être épie-t-il mes pensées ? M'empêchera t-il de terminer cette narration ? Peut-être mon récit s'arrêtera-t-il à la page 7, ou page 77 ? Essaiera-t-il de me tuer une nouvelle fois ? De nous tuer tous ? Comment savoir ?

Peu m'importe après tout. Ne doit-on pas faire ce que l'on considère juste ? Malgré son passé atroce et ses monstrueux pouvoirs, il constitue désormais, et sans doute jusqu'à la fin de mon existence, le dernier lambeau qui me rattache à ce que j'ai aimé, à celles que j'ai aimées. Comment pourrait-il en être autrement, alors que mon paradis est perdu et que je suis désormais claustré ici, déambulant de boyaux en coursives, dans ce labyrinthe de roc et métal que beaucoup considéreraient comme la plus abominable des prisons, sans espoir d'échappatoire, car le temps a volé ma vie, car le poids d'obligations écrasantes me condamne à rester ici, pour l'éternité peut-être ?

77 ans n'est guère vieux pour nos standards actuels. Les plus seniors ici dépassent aisément les 150 ans. Je fais cependant figure d'ancien, d'ancêtre même, car je suis né il y a près de cinq siècles. Non, je ne suis pas fou, ni gâteux, juste la victime de circonstances qui ont ravagé les galaxies et réduit la quasi-totalité de l'humanité en esclavage.

C'était voilà 533 années selon le CTU (*Conventional Time of the Universe*). Je sortais alors à peine de l'adolescence. Après une longue période de noviciat et de difficiles études d'apprentissage, je venais enfin de gagner mon grade d'apprenti-archiviste de 1<sup>ère</sup> classe. Mon existence se déroulait sur Arkivia, au rythme de la patiente sédimentation des informations en vue de la méticuleuse organisation de la mémoire pour le futur. J'étais un élément infime d'une légion de collecteurs à la vie spartiate, de cohortes de travailleurs au corps rasé et aux tenues en camaïeux monochromes, passant plus de temps à consulter et à classer qu'à parler ou à rêver.

Arkivia est un lieu sans équivalent, un minuscule planétoïde stérile, voire un astéroïde d'après certains (les archivistes n'échappent pas aux querelles de classification). C'est un bloc de roche ovoïde de 1 012 kilomètres de diamètre, sans atmosphère et percé de cratères vérolés. Des hommes sensés pourraient se demander :

— *Qu'est-ce qui avait bien pu amener des humains à s'installer sur un caillou aussi ingrat, dépourvu d'eau et d'oxygène, perdu dans une zone spatiale où le vide défie la matière, alors qu'il existait à l'époque de nombreux mondes suffisamment semblables à la Terre pour être habitables ou aisément terraformables ?*

La réponse résidait certainement dans une particularité astronomique tout à fait singulière et stupéfiante. Cette masse de pierres et de minerais dessinait un cercle magnifiquement régulier et étonnamment stable autour d'un trou de ver, l'inverse d'un trou noir. Il donnait un accès direct aux réseaux de l'hyper-espace, tout en étant suffisamment éloigné des routes stellaires commerciales pour ne guère risquer d'être repéré et visité. C'était d'autant plus nécessaire que nous prêtions attention à ne rien montrer qui puisse laisser penser que des humains vivaient ici.

Cela étant, nous n'avions pas forcément grand-chose à craindre car de nombreuses sirènes voisinaient notre trou de ver. Les sirènes sont des amas énergétiques, des agglomérats non-particulaires,

qui perturbent les appareils électroniques et bloquent les fonctions neuronales humaines. Elles peuvent décérébrer tout un équipage assez longtemps pour que le vaisseau dérive vers une nova et y soit englouti. Compte tenu de la difficulté à infléchir une trajectoire dans l'hyper-espace, seuls les petits appareils s'aventuraient dans les zones infestées de sirènes. Et encore, seulement en cas de force majeure, ou quand l'espoir de profits était vraiment conséquent.

Un phénomène encore plus remarquable distinguait cependant Arkivia de tout autre lieu dans l'univers : la proximité de ce trou de ver déformait la trame de l'espace-temps au point de ralentir le flot du temps lui-même. Sur cet astéroïde/planétoïde, les jours s'écoulaient 158,317 fois plus lentement qu'ailleurs. De l'intérieur, impossible de faire la différence. D'abord, il n'y avait pas de Soleil lumineux proche et les étoiles étaient masquées par des nuages de poussières ionisées. Ensuite et surtout, les heures et les jours paraissaient s'y dérouler normalement. On naissait, on vivait, on mourrait, en société au final pas forcément si différente du reste du monde. Sauf que, pendant qu'une année s'écoulait sur Arkivia, plus d'un siècle et demi défilait dans l'espace « extérieur ».

Était-ce cette étrange propriété qui avait donné aux découvreurs de cet astre l'idée de devenir la mémoire de l'humanité, alors en pleine expansion vers les étoiles ? Ou alors ces hommes étaient-ils déjà des archivistes, en quête d'un lieu sûr et discret et qui y avaient vu leur Eden ? Mon statut d'apprenti ne me permettait pas alors de le savoir. *Secret, discrétion et ascèse* conditionnaient le tempo *largo* de notre existence, en un métronome aussi feutré qu'étouffant. Badges, codes, blouses aux teintes pastellement hiérarchisées limitaient nos parcours à l'intérieur de notre monde pourtant déjà bien étroit.

— *Apprenti Tiqa*, me disait à l'époque mon Maître, Señor Okō, lorsqu'il constatait mon acrimonie face à ce culte du secret et aux multiples phases d'initiation. Il faut intérioriser l'urgence de la patience. Que sont quelques années dans la longue stratification des archives de l'espèce humaine ? Tu as déjà franchi toutes les étapes de novice à apprenti de 1<sup>ère</sup> classe. Dans une dizaine d'années, tu pourras devenir Assistant, puis, après quelques décennies encore, Maître à ton tour. Et qui sait, peut-être Grand Maître, un jour...

Señor Okō s'arrêta un instant, me regarda pensivement, puis reprit :

— Tu sais, Tiqa, je suis passé par des phases de doute similaires. À ton âge, j'étais récalcitrant et passionné. Ça m'a valu bien des déboires, surtout à cause de ce gros Marlokis qui n'arrêtait pas d'intriguer auprès des Grands Maîtres. Ils avaient essayé de me décourager et de m'humilier en m'obligeant à étudier la matière considérée à l'époque comme la plus rébarbative et la plus inutile : les traités diplomatiques non-territoriaux des premières périodes du commerce spatial. Celui qui l'enseignait était un des plus confus que j'ai jamais connu !

— Et alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai laissé de côté mon amour-propre et mes envies de révolte pour étudier encore plus dur, et j'ai fini par maîtriser ce sujet mieux que tous. Ça ne m'empêchait pas pour autant de rester moi-même. Ils ont été d'autant plus ennuyés que cette spécialité m'a par la suite ouvert bien des portes, surtout quand j'ai demandé à faire partie des expéditions vers l'espace extérieur.

— Vous croyez que je pourrais aussi visiter l'extérieur, Maître ?

— On verra, Tiqa. Cela dépendra de toi. Il faut que tu deviennes moins impulsif, au moins en apparence, et que tu concilies patience et rigueur. Tu verras la progression dans la société d'Arkivia n'est pas dénuée d'attraits !

Effectivement, les rites d'initiation et de passage dans nos confréries avaient quelque chose d'exaltant et de fascinant, ne serait-ce que par le décorum dont ils étaient emprunts : longues toges pour les évaluateurs et robes de bure pour les impétrants. Chaque échelon, même minime, nous entrouvrait la porte de mondes de connaissances à peine soupçonnés.

Quand je réalisai l'ampleur du parcours effectué jusqu'à la 1<sup>ère</sup> classe, et les perspectives se profilant devant moi, je me replongeai dans l'étude et le classement, mettant un point d'honneur à mériter l'estime de mon Maître. Señor Okō était un ancien collègue de mes parents qui étaient morts alors que j'avais moins d'un an. Ils étaient seulement Assistants-Maîtres à l'époque, brillants sans doute, puisque le Grand Conseil des Archivistes les avait autorisés à procréer, mais encore au seuil de leur carrière. Un jour, ma

naissance remontait alors à seulement quelques mois, il y avait eu une fuite dans le secteur des vivariums. La pire des calamités s'était abattue sur Arkivia : une invasion de blattes, bouchant les aérations et court-circuitant les câblages. Cela avait été découvert, il était trop tard pour sauver plusieurs blocs, dont tout un pan de l'aile B-23 où vivaient mes parents. Comme j'étais de constitution fragile, j'avais été placé en couveuse dans un dispensaire localisé au débouché d'une autre coursive. J'avais survécu. Pas eux.

Après cela, mon destin aurait pu dériver vers la plus funeste des voies de garage, d'autant que je souffrais d'une tare physiologique mal vue sur Arkivia. J'étais très grand, 1 mètre 86, alors que la plupart des Arkiviens ne dépassaient guère 1 mètre 65, ce qui était de fait plus pratique dans notre monde réduit. Heureusement, Maître Okō (qui mesurait lui-même 1 mètre 72) m'avait proposé de devenir mon tuteur. Sa promesse avait péri au cours du même drame qui avait coûté la vie à mes parents. Il n'avait pas souhaité se remettre en couple, d'où son offre d'adoption académique. C'est grâce à lui que j'avais pu continuer des études et progresser dans l'apprentissage de l'archivage. Sinon, j'aurais certainement végété toute mon existence derrière un comptoir de stockage ou à la maintenance des serres hydroponiques. À cette époque, jamais je n'aurais imaginé en venir à contester les fondements même de notre société et encore moins que mon Maître lui-même m'y inciterait.

De fait, les premiers bâtisseurs d'Arkivia avaient trouvé ici la configuration idéale pour fonder une utopie de compilation, de savoir et de conservation. Afin de mieux exercer leur mission, nos fondateurs s'étaient fait passer à l'extérieur pour les représentants d'une guilde itinérante de marchands, dont ils prenaient grand soin de dissimuler le port d'attache sous le nom imaginaire de Chalandia. C'était multiples fois pratique. Compte tenu de la différence d'écoulement temporel, conserver quelques années des objets sur Arkivia permettait de les revendre ensuite comme précieuses antiquités artistiques ou industrielles. Parallèlement, voyages et transactions donnaient aux archivistes l'occasion et les moyens d'acquérir données et informations pour les stocker ici. Cela fournissait en même temps des compléments en eau, oxygène ou vivres afin d'améliorer l'ordinaire. On ne se plaignait pas lorsque le porridge aux algues, la soupe de bactéries ou les légumes hydroponiques pouvaient être remplacés par des fruits ayant mûri sous un vrai soleil ou par des mets parfumés aux herbes sauvages. Et puis, il fallait aussi compenser les fuites et les pertes inévitables, malgré des pratiques de recyclage extrêmes, allant jusqu'à la réutilisation post-mortem de nos corps mêmes. Tout devait être récupéré, chaque molécule réinjectée et revalorisée dans notre biosphère minuscule.

Étant donné la contraction temporelle de 1 pour 158, on pouvait s'absenter cinq ans et constater au retour sur Arkivia que le calendrier y avait seulement avancé d'une douzaine de jours. Il ne fallait cependant pas abuser de cette opportunité. Ceux qui voyageaient au loin vieillissaient au rythme CTU du temps conventionnel de l'univers, c'est-à-dire 158 fois plus vite que ceux qui restaient ici. Il s'agissait de l'inverse de ce qui avait été décrit dans les anciens traités de Relativité générale. Si on s'éloignait longtemps d'Arkivia, on pouvait vieillir et revenir pour retrouver ses proches à peine changés. C'était sans doute là une des raisons pour lesquels les déplacements au titre de la guilde des marchands de Chalandia étaient limités au maximum. Pratiquement, seuls les Maîtres ou les Assistants de dernier degré quittaient Arkivia. Dans les premiers temps de mon noviciat, jamais je n'avais entendu parler d'apprentis ayant voyagé.

Une autre spécificité d'Arkivia était le caractère structurellement limité de l'espace disponible, renforcé par le souci de ne pas risquer de perturber son orbite par des constructions externes. Cela avait abouti à l'établissement de règles de vie particulièrement strictes. Notre monde était essentiellement creusé à l'intérieur du sol, en un enchaînement d'étroits tapis roulants, de galeries ou de rayonnages superposés, d'entrepôts de stockage et de salles de travail scrupuleusement affectés. Le moindre centimètre-cube devait être valorisé, sans guère de place pour la fantaisie, d'où d'ailleurs des portes basses contre le chambranle duquel je me heurtais régulièrement le front. Face à ces contraintes, la population totale du planétoïde/astéroïde ne devait pas excéder 650 000 habitants, d'où aussi un contrôle drastique de la natalité.